

PRÉSENTATION

Depuis quelques années, on répète un peu partout qu'une des composantes de la culture québécoise, sinon sa composante principale, serait son américanité; qu'est-ce à dire ? Doit-on penser, avec François Ricard, que «ce refrain sur l'américanité n'est qu'un nouvel avatar du besoin de spécificité, une nouvelle manifestation de la tentation qu'éprouvent plus ou moins tous les provinciaux de se montrer "pittoresques", en se définissant par cela même qui fait d'eux des provinciaux¹»? Ne faut-il pas plutôt croire René Lapierre — qui parle de l'Amérique, il est vrai, et non de l'américanité comme mode intellectuelle — lorsqu'il écrit que l'Amérique «n'est pas un thème ou une manière», mais un «*fond*», c'est-à-dire «plus exactement l'exigence qui s'impose à nous de formuler esthétiquement quelque chose d'essentiel, une relation à la langue et aux objets, au monde, que la culture française ne suffit pas à structurer (du moins pour nous) et pour laquelle en fin de compte elle ne fournit pas les métaphores et la rhétorique adéquates²»? Pour tenter de répondre à ces questions, le Centre de documentation des études québécoises de l'Université de Montréal, avec la collaboration du Programme d'études québécoises, organisait le 29 septembre 1989 un colloque intitulé «Les relations littéraires Québec-États-Unis: mythe ou réalité?». Ses organisateurs proposaient aux conférenciers d'aller au-delà de l'«inconscience» et de la «naïveté» dénoncées par Ricard, non pas pour proposer une définition de l'américanité (ce qui aurait sans doute tenu du vœu pieux), mais afin de dégager des éléments pouvant mener à une telle définition. Il semblait nécessaire, après les travaux de quelques précurseurs (Guido Rousseau,

1. «Remarques sur la normalisation d'une littérature», *Écriture* (Lausanne), 31, automne 1988, p. 16.

2. «Traduit de l'américain», *Liberté*, 188, 32: 2, avril 1990, p. 35-36.